

Études d'histoire religieuse



Paul-André Turcotte, *Intransigeance ou compromis. Sociologie et histoire du catholicisme actuel* (Héritage et projet, 51), Fides, 1994, 455 p. 40 \$

Gilles Martel

Volume 62, 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1007209ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1007209ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (print)

1920-6267 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Martel, G. (1996). Review of [Paul-André Turcotte, *Intransigeance ou compromis. Sociologie et histoire du catholicisme actuel* (Héritage et projet, 51), Fides, 1994, 455 p. 40 \$]. *Études d'histoire religieuse*, 62, 130–133.
<https://doi.org/10.7202/1007209ar>

Le dernier chapitre fera alors sa place à la crise de l'Institution. Avec justesse, Louis Rousseau insistera sur l'éclatement du sacré, sur le pluralisme qui en est la conséquence comme sur la volonté du croyant de faire intervenir sa liberté dans la recomposition de son propre champ religieux. Nous ne pouvons taire ici notre étonnement devant l'absence de la mention des travaux réalisés par le Groupe de recherche en sciences humaines de la religion de l'Université Laval. Les nombreux écrits de cette équipe auraient certes permis à l'Auteur de mieux étoffer ses réflexions sur les croyances des Québécois et sur la vitalité «paradoxe» de leur engagement chrétien.

Avec d'autres chercheurs du domaine du religieux, nous pouvons conclure de la lecture de ces entretiens que le christianisme, et encore davantage peut-être, le catholicisme n'est plus la seule religion à laquelle adhèrent et adhérent les Québécois. Que le «retour du religieux» dont il est fait souvent mention dans les travaux contemporains ne ramènera certes pas la situation antérieure définitivement révolue. Que le catholicisme doit s'attaquer à la tâche de retrouver et de réfléchir – et dans sa théorie, et dans sa pratique – sa spécificité dans la société actuelle, et parmi la pluralité des croyances.

En terminant, il faut souligner que ces entretiens prennent, à certaines pages, l'habit du témoignage, non pas, bien sûr, de l'apologétique. Nous accompagnons un chercheur qui ne craint pas de faire état de ses connivences – souvent profondes – avec l'objet de ses travaux. Cette position ne garantit-elle pas tout autant, sinon davantage, l'objectivité du regard scientifique?

Jean-Paul Montminy
Département de sociologie
Université Laval

* * *

Paul-André Turcotte, *Intransigeance ou compromis. Sociologie et histoire du catholicisme actuel* (Héritage et projet, 51), Fides, 1994, 455 p. 40 \$

D'entrée de jeu, mentionnons que ce livre du professeur Turcotte de l'Université Saint-Paul est une sélection, faite par lui-même, de dix-sept de ses «articles publiés depuis 1984, tout spécialement depuis 1987» (p. 443) dans différentes revues ou recueils de communications: on trouve en pages 445-447 les références à ces textes originaux. Pourtant l'auteur précise en avant-propos que ce livre «n'est pas un simple recueil d'articles. Ces derniers ont été plus que sélectionnées et agencés par convenance, thématique par exemple: ils ont été retravaillés, sauf ceux écrits pendant l'année courante, en fonction des rapports entre l'intransigeance et le compromis» (p.11). Ces deux concepts, sur lesquels nous reviendrons plus loin, ren-

voient au titre de l'ouvrage *Intransigeance ou compromis. Sociologie et histoire du catholicisme actuel*. Notons que le champ du «catholicisme actuel» est tout de même limité au catholicisme franco-québécois (ou «franco-canadien») du dernier demi-siècle. Après un avant-propos explicatif, les articles sont regroupés en quatre parties: les trois premières parties délimitent des champs d'exploration socio-historique, soit la paroisse («Les remous de la paroisse ou le difficile croire en institution»), l'école publique («Intégration culturelle et intégrité doctrinale à l'école publique») et les congrégations religieuses («Raidissement et accommodements dans l'aggiornamento des congrégations»), enfin la quatrième partie traite de méthodologie et d'épistémologie («Questions de méthode»). On trouve en appendice des «Repères chronologiques», sous forme d'un tableau en trois colonnes, décrivant brièvement les «contexte social», «contexte religieux» et «contexte éducationnel», de 1763 à 1980.

Les clientèles d'auditeurs ou de lecteurs visées par l'auteur sont rarement des clientèles d'historiens professionnels et certains de ces historiens seront surpris et même parfois décontenancés à la lecture de plusieurs des chapitres de ce livre. En effet, la plupart des articles qui composent ce volume sont, soit des résumés-synthèses, soit des généralisations théoriques d'ouvrages déjà publiés, et laissent parfois l'impression de fresques panoramiques aux fondements empiriques fragiles: les données archivistiques de première main sont à peine évoquées. De plus, l'auteur nous avoue que son travail de socio-historien est d'abord et avant tout un travail d'analyste et que, par conséquent, son écriture même en sera influencée: «Dans le travail d'écriture, le récit ne saurait emprunter l'expression de faits datés, parsemés de citations» (p. 381). Enfin, l'utilisation même d'un cadre de référence pour la réalisation de cette analyse l'oblige à la pratique du «tri documentaire [qui] entraîne l'éclipse de faits [...] [et] prend souvent la forme de l'abrègement» (p. 381). Pourtant, on se souviendra que l'auteur affirme «la nécessité, pour le sociologue historien, de travailler à même les archives et non de s'appuyer sur des documents de seconde main» (p. 361). En fait, il n'y a ni contradiction, ni trahison: l'auteur, dans ses autres livres, fonde son analyse sociologique sur le respect et la pratique de la méthode historique dans toutes ses exigences archivistiques, mais dans les articles ici réunis, il résume, synthétise et prolonge théoriquement ses publications antérieures. L'historien et même le sociologue, soucieux des fondements historiques des analyses de l'auteur, se référeront à ses autres ouvrages: *L'éclatement d'un monde. Les clercs de Saint-Viateur et la révolution tranquille* (1981) [édition revue de sa thèse de doctorat: *Les transformations socio-religieuses des années soixante*]; *Les chemins de la différence. Pluralisme et aggiornamento dans l'après-concile* (1985); *L'enseignement secondaire public des frères éducateurs (1920-1970). Utopie et modernité* (1988).

Mais qu'en est-il au juste de cette méthode d'analyse sociologique de données historiques? À tous les historiens et socio-historiens, je me permets de recommander la lecture des chapitres 15 et 16 («Sociologie et histoire», «Sociologie historique et recherche-action»), dans la quatrième partie intitulée «Questions de méthode». Grâce à son style tout en subtilités, finesses et involutions, l'auteur nous trace un portrait, à la fois précis et nuancé, du socio-historien à l'oeuvre. Ancré dans la tradition issue de Weber et Troeltsch et même de Ibn Khaldoun, il décrit et analyse ce qu'on nomme la «méthode compréhensive» en sociologie historique (ou autre), illustrant sa présentation de références abondantes à sa propre expérience de travail. Au coeur de cette méthode compréhensive, qui scrute et analyse les mobiles psycho-sociaux des actions et mouvements des collectivités, se trouve une technique de construction typologique. Construire une typologie, qu'est-ce à dire? En son acception courante, on s'entend: typologiser c'est classer dans des catégories spécifiques et distinctes, grâce à la comparaison de traits de caractère (critères discriminants) plus ou moins marqués. En ce sens, tout le monde typologise spontanément, puisque tout le monde classe et range. Mais typologiser, en sociologie compréhensive, nous amène plus loin: ça nous oblige à tendre à l'objectivation («désaxiologiser»), à partir d'observations empiriques (raisonnées et critiquées), en fonction d'un problème et même d'une hypothèse de solution à ce problème (p. 376-380). Deux voies possibles s'ouvrent alors: ou bien, on crée de toutes pièces une typologie nouvelle ou bien, on modifie une typologie existante pour l'adapter à une nouvelle problématique. Le Pr Turcotte a opté pour cette seconde voie. Confronté à la problématique de l'action éducative et de l'aggiornamento des ordres religieux catholiques au Québec au cours des cinquante dernières années, il emprunte et module la typologie troeltschienne de l'église et de la secte pour analyser et «comprendre» les rapports à la fois conflictuels et confluents entre les ordres religieux et l'institution ecclésiastique. Il retient comme critère discriminant majeur du type église le concept de «compromis», et, comme critère discriminant majeur du type secte, le concept d'«intransigeance».

«Dans la typologie troeltschienne, le type-Église se définit comme une institution de salut, sacerdotale et hiérarchisée, tendanciellement coextensive à un territoire ou à une ethnie, sinon à l'humanité entière» (p. 332). «Le compromis est donc recherché, provoqué, valorisé, qualifié de réaliste et de responsable» (p. 333). Par ailleurs, dans le type-secte, les croyants «rejetent [...] la tentative de s'imposer aux sociétés et aux cultures, et les accommodements de l'idéal religieux et ascétique à cet effet» (p. 334). Ici, le trait dominant n'est plus le compromis, mais l'intransigeance. Or pour décrire et surtout mieux «comprendre» les mobiles de comportements à la fois conflictuels et confluents des ordres religieux franco-québécois en relation avec

l'institution ecclésiastique catholique, tant dans le domaine de l'éducation scolaire que de l'aggiornamento post-conciliaire, l'auteur a recours au type mixte Église-secte dans lequel se contrebalancent l'«intransigeance» et le «compromis». En somme, «dans le Québec actuel, un ensemble de mouvements ou d'associations catholiques, venus souvent de l'étranger, présentent des traits sectaires tout en se situant clairement dans le cadre ecclésiastique» (p. 354).

Évidemment, un résumé aussi succinct ne saurait remplacer un lecture intégrale et critique de l'oeuvre elle-même.

Gilles Martel
Sociologue
Université de Sherbrooke

* * *

Raymonde Gauthier, *Construire une église au Québec: l'architecture religieuse avant 1939*, Montréal, Libre Expression, 1994, 245 p., ill., 25 \$

À juste titre, l'architecture religieuse a depuis longtemps retenu l'attention de ceux qui se sont intéressés à l'architecture québécoise. Cependant, les églises de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle, qui pour Gérard Morisset n'étaient qu'un «art de pacotille», ont jusqu'à très récemment été négligées. L'ouvrage de Luc Noppen, *Les églises du Québec (1600-1850)*, paru en 1977, les écarte complètement. Depuis, des études monographiques traitant d'architectes ou de bâtiments, comme la thèse de doctorat que Raymonde Gauthier a consacrée à Victor Bourgeau, sont venues combler cette lacune. On doit aussi à madame Gauthier plusieurs autres ouvrages sur l'architecture traditionnelle du Québec, y compris son livre *La tradition en architecture québécoise: le XX^e siècle*, publié en 1989. C'est encore sous le signe de la tradition qu'elle nous présente une première synthèse qui embrasse l'architecture religieuse depuis les débuts du Régime français jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. Dès les premières lignes, elle établit que «tous les architectes responsables de bâtiments destinés au culte ont travaillé dans des conditions semblables et ont donc produit des églises qui se ressemblent».

Plus qu'un survol de l'évolution des formes, son étude insiste précisément sur les conditions qui ont entouré leur réalisation. Le premier chapitre est consacré à des questions comme le choix du site et celui des syndics, les coûts, le rôle des évêques et celui des architectes. Le maintien des mêmes formes qui, selon l'auteure, caractérise l'architecture religieuse du Québec tient surtout au fait qu'un nombre restreint d'architectes s'y sont adonnés et à l'autorité des évêques qui, pour mieux contrôler les coûts, ont exigé qu'on s'en tienne à des solutions éprouvées.